

La voix des cinéastes

GIGNAC, Martin. *Arrêt sur l'image – 41 portraits de cinéastes québécois*, Montréal, Requiem pour un film, 2012, 149 p.

Luc Laporte-Rainville

Volume 31, numéro 1, hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68180ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laporte-Rainville, L. (2013). Compte rendu de [La voix des cinéastes / GIGNAC, Martin. *Arrêt sur l'image – 41 portraits de cinéastes québécois*, Montréal, Requiem pour un film, 2012, 149 p.] *Ciné-Bulles*, 31(1), 62–62.



GIGNAC, Martin. *Arrêt sur l'image – 41 portraits de cinéastes québécois*, Montréal, Requiem pour un film, 2012, 149 p.

La voix des cinéastes

LUC LAPORTE-RAINVILLE

Martin Gignac est peut-être un jeune critique de cinéma, mais ce n'est pas un novice. Ayant œuvré de nombreuses années au sein du défunt hebdomadaire *Ici*, il travaille aujourd'hui pour la section culturelle du journal *Métro*, tout en faisant part de ses suggestions cinéphiliques sur un blogue des plus à jour (*Requiem pour un film*). Gignac étant un amoureux du septième art, ce fut une joie d'apprendre qu'il préparait un livre aux valeurs pédagogiques basé sur une série d'entretiens réalisés avec plusieurs artisans du milieu. Le résultat, *Arrêt sur l'image – 41 portraits de cinéastes québécois*, relève le pari de faire connaître aux néophytes des conceptions personnelles d'un art en constante mutation. Malheureusement, il sombre aussi dans une facilité qui risque de rebuter les lecteurs plus avertis.

La principale qualité de cet ouvrage réside dans la position relativement neutre de son auteur : « Bien que l'objectivité n'existe pas, je voulais [...] laisser mon métier de critique au vestiaire, me concentrant sur les mots, la parole [des réalisateurs interviewés]. » En clair, Gignac cherche à rendre justice à ses

interlocuteurs, se contentant, le plus souvent, de retranscrire leurs propos dans les segments qui leur sont consacrés. Une démarche tout à son honneur et qui permet de plonger dans l'univers fascinant de plusieurs créateurs. À commencer par celui de Catherine Martin. La réalisatrice y expose une vision personnelle du cinéma qu'elle affectionne, un cinéma qui, à l'instar de l'œuvre d'Andrei Tarkovski, prend forme dans une quête de connaissances, qui émergent au fil d'un temps dilaté jusqu'à épuisement. « Ça m'intéresse de travailler la durée dans un récit. Parce que c'est restituer quelque chose de la vie, de ce qu'on ressent. » Une volonté d'atteindre les cimes de l'intelligence émotionnelle par un travail rigoureux sur la temporalité narrative...

Cette conception de l'art cinématographique n'est pas la seule présentée dans ce livre. Chaque artiste a sa manière d'aborder son travail, son esthétique. Ce faisant, Gignac ouvre la voie à des réflexions enrichissantes, à des intuitions menant à une myriade de théories pratiques et singulières sur la création. C'est d'ailleurs en lisant ces différents points de vue qu'une faiblesse majeure du livre saute aux yeux. Parce que si Gignac affirme, en introduction, vouloir laisser les cinéastes s'exprimer librement, il souhaite aussi fuir toute forme d'analyse enlevant « la magie propre à l'art ». L'auteur semble considérer l'acte analytique comme une exclusivité du critique ou du théoricien. Or, tous les gens questionnés ici se livrent à une étude succincte de leur œuvre, de leur démarche, voire du cinéma. Donc, à une certaine théorisation. Ce qui fait que leur parole contredit le souhait même de l'intervieweur. Ce dernier mine sa crédibilité, prétendant délaissier l'analyse alors qu'elle est omniprésente dans les propos qu'il a recueillis. Théoriser le cinéma est loin d'être l'apanage d'une poignée de spécialistes. Jacques Aumont, dans son livre *Les Théories des cinéastes* (2005), soutient même que « depuis la Renaissance, tout artiste, en Occident, est susceptible d'être considéré comme un théoricien [...] ». Bref, celui qui exprime une conception du monde analyse

implicitement l'art qu'il pratique, en forge un système apte à contribuer au débat intellectuel. Gignac esquisse ainsi une vision étroite de l'étude du septième art, un raccourci navrant.

Autre lacune notable du livre : les nombreuses coquilles qui marquent le corps du texte. Il est vrai que l'ouvrage est le fruit d'une initiative personnelle, d'un patient travail concrétisé à compte d'auteur. Cette méthode artisanale, vectrice d'une grande liberté, peut cependant s'avérer périlleuse en ce qui a trait à la qualité du français, dans la mesure où les personnes engagées (ou non?) pour réviser le manuscrit sont peu nombreuses (et peut-être peu expérimentées). Il est toutefois impardonnable de rebaptiser un cinéaste connu, alors que le sujet même de l'essai est le cinéma. Ainsi, l'Anglais Alan Parker devient dans deux entretiens, aux pages 104 et 120, « Alain Parker » ! Comment un cinéphile averti comme Gignac a-t-il pu laisser passer cela?

Aussi, on se rend compte que l'auteur trompe ses lecteurs avec des images censées mettre un visage sur les réalisateurs abordés. Exemple : dans la section consacrée à Sébastien Rose, la photo présentée n'est pas celle du cinéaste, mais d'un comédien de son film *Le Banquet*. Certains rétorqueront que cette bévue est imputable au contexte artisanal du projet — comprendre : il n'y avait pas de budget pour acheter les droits de certaines photographies. Mais pourquoi alors ne pas avoir simplement abandonné le projet d'illustrer ce texte? Après tout, les parties réservées à Xavier Dolan et Rodrigue Jean ne bénéficient d'aucun support visuel. Non, il s'agit résolument d'un choix malheureux et assumé.

En somme, *Arrêt sur l'image...* est un livre s'adressant maladroitement aux « non-convertis » du septième art. Trop de faiblesses marquent l'ensemble pour en faire un ouvrage recommandable. Peut-être devrait-on envisager une édition révisée afin de mettre en valeur les entretiens les plus passionnants qui y sont colligés? ■